

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

RETOUR
À MA NATURE

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Le Vicomte aux pieds nus
Eux autres, de Goarem-Treuz
Gwaz-Ru
Le Bon Docteur Cogan

HERVÉ JAOUEN

RETOUR À MA NATURE

Récit



© Les Presses de la Cité, 2022.

© À vue d'œil, 2022,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0586-8

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

PREMIÈRE PARTIE

Enfance quimpéroise d'un pêcheur à la ligne

La truite est mon premier amour de pêcheur. Je reviens vers elle à chaque printemps, comme à un rendez-vous galant, le cœur pincé, la raison en déroute. Pour moi, l'année commence à l'ouverture de sa pêche, au début du mois de mars. Sortant de l'hiver, la rivière

toute neuve renaît avec les premières marques du printemps. Je renais avec elle, avec ses poissons vifs, fantasques, mystérieux qui ont enchanté une partie de mon enfance paysanne.

Gilbert BORDES, *La Truite sauvage*
Éditions Maritimes & d'Outre-Mer,
1981

Rien ne me vouait à devenir un pêcheur à la ligne. Personne ne m'a pris par la main pour m'apprendre à lire les pleins et les déliés des rivières.

Je n'ai pas connu mes grands-pères, mais je tiens de la mémoire familiale la certitude qu'ils ne pêchaient pas, bien qu'ils eussent été tous deux riverains de l'Odet, en la commune de Briec.

Gwaz-Ru, mon grand-père maternel, cultivait quelques maigres parcelles vivrières, laissait une pie-noire vagabonder le long des talus, élevait un cochon et récoltait le miel de ses abeilles pour fabriquer son hydromel non loin d'un fameux trou à saumons où il aurait pu prélever de quoi amé-

liorer l'ordinaire de la potée au lard et de la bouillie d'avoine.

Mon grand-père paternel vivotait de petits boulots autour d'un pennti qu'une seule prairie séparait de la rive droite de la rivière, presque en face du manoir de la papeterie d'Ergué-Gabéric où, fantaisie de la destinée d'un descendant de *paour keizh treut* (littéralement : de « pauvres hères maigres »), j'aurais mes habitudes à l'heure du déjeuner. Sur le canoë en peau de chagrin de la notoriété d'écrivain, je traverserais le fleuve-frontière des classes sociales, par Gwenn-Aël Bolloré régulièrement invité à partager son assiette scandinave de poissons fumés, sa vodka, ses souvenirs littéraires d'ancien propriétaire des éditions de La Table ronde et, en de très rares occasions tant il était discret sur le sujet, quelques bribes de

sa participation héroïque au débarquement du 6 juin 1944 avec le commando Kieffer.

Né au bord de l'eau, mon père n'y trempa jamais un hameçon. Jamais je ne l'ai entendu prononcer les mots truite et saumon en breton, langue maternelle, pourtant, d'un fils de paysan qui apprit le français sur le tard à l'école, l'enrichit au service militaire, puis de dictées que lui fit faire ma mère lorsqu'il décida de se présenter à l'examen d'entrée à la SNCF, qu'il réussit.

Avant de s'engager dans la Royale, mon frère, plus âgé que moi de neuf ans, avait pour hobbies le cyclisme, le cross-country, la guitare et les radio-crochets auxquels il concourait en chantant *Les Feuilles mortes*, *La Complainte de la Butte* et *Chanson pour l'Auvergnat* avec les accents d'émotion,

respectivement, et respectueusement, d'Yves Montand, d'André Claveau et de Georges Brassens.

Il faut croire que je suis devenu un disciple de saint Pierre par la grâce du Ciel. Bénissons les dieux de m'avoir gratifié de ce bon gène et épargné celui des troubles mentaux nichés çà et là dans mon arbre généalogique. Encore qu'écrire soit une forme de névrose obsessionnelle. À chacun la sienne.

Gamin, j'aurais pu beaucoup apprendre d'un oncle par alliance, époux d'une des sœurs de mon père et lui aussi riverain de l'Odet, un journalier pré-nommé Veg, diminutif breton de Hervé. Malheureusement, mes parents fréquentaient peu ce couple. Ils n'avaient pas d'enfants à gâter ou à critiquer, ni de terres à exploiter qui auraient nécessité qu'on allât, comme chez d'autres

oncles et tantes, donner un coup de main pour les foins, les moissons et le pressage des pommes. En outre, cette tante-là, gentiment simplette, n'avait pas de conversation, pour ma mère un défaut rédhibitoire. Quant au tonton Veg, il ne recherchait pas la compagnie d'autrui, et vice versa. Réputé bizarre, il avait des rondeurs de chanoine gourmand et se comportait néanmoins en ascète, buveur d'eau qu'il fallait prier pour avoir un coup de pinard à boire, sauvage reclus en sa cabane couverte d'Everite mais ironiste aux yeux rieurs, contradictions qui accréditaient l'idée qu'il n'était pas tout à fait normal. À vrai dire, il se murmurait dans son dos que c'était un *kog ha yar*, un coq et poule, état intermédiaire entre le masculin et le féminin qui aurait contribué à mener son épouse, demeurée

vierge, à l'asile de Morlaix. Ni homme ni femme peut-être, mais je pencherais plutôt pour les deux : journalier apprécié aux alentours et fée d'un logis dont il avait la charge.

Ce n'est qu'à la fin de sa vie que j'échangeai mes premiers mots avec lui, en allant aider mon père à emporter une cuisinière à bois Thermor pratiquement neuve que le tonton lui avait vendue à la suite d'une tractation de marchands de tapis qui s'acheva au moment de l'enlèvement. L'affaire ne fut conclue que sous le hayon du coffre de mon break Renault 18, pour l'occasion vidé de mes cannes, bottes, cuisardes, gilet, panier, boîtes à mouches, un attirail que je trimballais en permanence afin de ne pas perdre une seconde, en partance pour le coup du soir au bord d'une rivière.

Veuf depuis peu, selon ses propres termes le tonton Veg « liquidait ses affaires ». Il dispersait gaiement ses biens, comme s'il voulait atteindre le dépouillement total, prélude peut-être au souhait d'une inhumation à même la terre, nu dans un drap. Son vœu fut presque exaucé, m'a dit ma sœur, qui a hérité de notre mère la tenue de la chronique familiale. L'économe de l'hospice où il finit ses jours puisa dans la caisse de quoi payer quatre planches en sapin et le transport du cercueil jusqu'à l'entrée du cimetière, aux bons soins des fossoyeurs communaux qui l'enterrèrent gratis dans le carré des indigents. Je songe aujourd'hui que sa prodigalité devait être dictée par le désir de balayer l'ostracisme dont il avait souffert durant toute son existence ; de susciter, sinon l'amour, du

moins la sympathie de ses prochains. Être aimé, enfin ! Profonde méprise d'un honnête homme : en se donnant du coude, les profiteurs le poussaient à donner encore plus, lui auraient volé sa chemise, s'ils avaient pu.

Au lieu d'empocher les deux billets de cent francs de la vente de la cuisinière, il me les tendit, après le marchandage une autre façon de faire bisquer mon père. Je demeurai ahuri, il insista, heureux comme un gosse d'avoir découvert qu'il avait un neveu pêcheur. « *Kemer, kemer ta*, Prends, prends donc, tu t'achèteras des mouches avec, puisque tu ne veux pas des miennes. »

Un instant auparavant, j'avais aperçu des cannes dans un coin de la cuisine et l'avais interrogé. Pêchait-il ? *Boul kurun !* Boule de tonnerre, ah que oui, qu'il avait pêché ! Des quantités